Il ajoute que, de longtemps, on ne peut espérer diriger l'émigration italienne sur la colonie de Massouah, dont le port ne saurait prospérer.

Il conclut qu'il faut étudier beaucoup, faire peu et bien et préciser l'objectif à atteindre.

M. Ibriani lui succède à la tribune.

M. Cipriani déclare à propos de la politique en Afrique, que le peuple italien est désormais fatigué de cette politique personnelle, dangereuse, à laquelle il faut absolument renoncer.

M. Ferrari déclare que M. Crispi a fait absolument fausse route; il n'a pas observé les formes constitutionnelles.

M. Baccarini, ancien ministre, dit qu'il ne saurait approuver une politique très dangereuse pour le pays.

Le « Colombo »

Saïgon, 5 mars. — Le *Colombo*, courrier d'Extrême-Orient, vient d'appareiller aujourd'hui, faisant route pour la France.

Le général de Waldersée en Italie

Rome, 5 mars. — Il se confirme que le général de Waldersée, chef du grand état-major allemand, a été chargé de s'occuper des questions relatives à la mobilisation, à l'armement et au rajeunissement des cadres.

Une collision évitée

Chartres, 5 mars. — Plus de 200 chauffeurs conducteurs ou mécaniciens, venus de tous les points du réseau de l'Etat, assistaient ce soir au banquet présidé par M. Yves Guyot, et donné en l'honneur de MM. Moullin et Barateau qui, par leur présence d'esprit et leur sang froid, ont sauvé récemment un train de voyageurs engagé sur une voie de garage.

Promotion dans l'état-major

Paris, 5 mars. — Dans un des prochains conseils, le ministre de la guerre présentera à la signature du président de la République une promotion dans l'état-major général de l'armée.

Il s'agit de remplacer les généraux de division Logerot et Humbert de la Hayrie, atteints par la limite d'âge ; les généraux de brigade Hubert-Castex, atteint par la limite d'âge, et Cholleton, décédé.

Il se pourrait cependant que le ministre attendit la fin de mois, après la retraite des généraux de division L'Hotte et Bonnet et du général de brigade Dussel.

Faux titres de la Rente espagnole

Paris, 5 mars. — Le syndic des agents de change vient d'informer ses confrères de la mise en circulation de titres de la dette extérieure d'Espagne 4 0/0 paraissant faux.

Les mois *Denda publica de Espana*, notamment écrits en grosses lettres, ne sont pas accompagnés d'ombres noires à droite et au-dessous, comme dans les titres véritables.

Manifestation ouvrière à Budapest

Budapest, 5 mars. — Les associations ouvrières ont décidé de donner à la date du 1er mai arrêtée par le congrès socialiste *international*, pour la revendication des réformes, la signification d'une fête des travailleurs.

Une grande démonstration aura lieu ici.

Les ouvriers traverseront la ville par colonnes, en vêtements de travail.

Dans le cortège prendront place de nombreuses bannières sur lesquelles on lira : *Huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de sommeil.*

Les organisateurs ont pris vis-à-vis des autorités la responsabilité du maintien de l'ordre.

La constitution brésilienne

Rio-Janeiro, 4 mars. Il n'y aura pas d'assemblée constituante : Le gouvernement publiera le projet de constitution qui, après avoir été soumis au contrôle de l'opinion nationale, par la voie de la presse, sera promulgué par décret.

Il va être procédé à l'élection de la Chambre.

Les électeurs devront, en outre, approuver la constitution, en mettant oui ou non sur le bulletin de vote.

La neige dans le Midi et en Espagne

Montpellier, 5 mars. — Le midi de la France et Montpellier, particulièrement favorisé jusqu'à présent par un climat privilégié, semblent, depuis quelque temps, vouloir faire concurrence à la Sibérie.

La neige, qui était tombée en grande abondance pendant le mois dernier, vient encore de faire une apparition et encombre les rues de notre ville.

Narbonne, 5 mars. — Le mauvais temps continue. La neige tombe en abondance depuis hier soir, et la température est très basse.

Madrid, 5 mars. — Une neige fine et serrée est tombée à Madrid la nuit dernière et dans la matinée d'aujourd'hui.

A Barcelone, la neige est également abondante et le froid très intense.

La moitié de l'Espagne est ensevelie sous la neige. Jamais un froid pareil n'avait été ressenti, jusqu'à ce jour, dans la péninsule.

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

Tirages du 5 mars

Mercredi ont eu lieu, au Crédit Foncier de France, les tirages suivants ;

OBLIGATIONS FONCIÈRES 3 0/0 (1879)

Les numéros 951.361 et 207.239, gagnent 100,000 fr.

Le numéro 839.008, 25,000 fr.

Les numéros 59.380 et 885.104, 10.000 fr.

Les numéros 1.498.710, 708.426, 1.173.336, 1.196.597 et 1.018.353 gagnent chacun 5,000 fr.

Les numéros suivants sont remboursables à 1.000 francs :

1.672.206	1.205.524	1.381.899	287.397
946.996	1.813.547	1.256.092	1.742.713
1.330.669	109.333	120.309	1.345.886
1.787.890	1.292.436	713.080	1.724.908
1.809.289	596.052	2.196	1.562.175
438.582	101.709	763.549	863.896
1.290.775	745.968	500.345	1.352.308
1.734.922	1.260.497	1.637.007	1.490.494
1.044.060	179.761	1.313.603	1.546.752
198.034	744.772	35.898	1.734.757
1.166.069	461.349	279.552	1.562.816
1.001.600	948.292	1.285.865	248.060
275.731	1.223.428	673.718	1.147.619
856.426	721.347	846.134	1.394.129
903.187	1.705.972	443.787	489.998
642.238	71.781	1.145.424	1.564.218
450.804	1.473.555	140.933	10.372
1.546.215	741.307	656.986	1.497.441
656.628	1.778.561	189.122	338.491
1.069.404	1.567.017	822.229	1.692.172
5.706	1.382.083	598.746	97.156
1.487.654	1.361.556	756.554	
1.542.502	759.100	487.417	

OBLIGATIONS FONCIÈRES 3 0/0 (1885)

Le numéro 950.920 gagne 100.000 fr.

Le numéro 890.733 gagne 25.000 fr.

Les six numéros suivants, chacun 5.000 fr. :

564.364, 767.594, 131.339, 907.334, 47.225, et 689.487.

Les quarante-cinq numéros suivants, chacun 1.000 francs :

557.459	994.742	108.698	561.812	792.233
236.234	96.253	565.679	82.391	788.886
461.274	535.992	554.588	968.166	857.566
66.685	178.087	880.319	401.078	983.479
46.215	596.921	863.439	658.989	250.491
903.306	952.023	618.377	500.261	485.423
228.050	184.678	149.062	221.677	972.440
738.701	672.171	319.522	139.279	584.702
384.322	513.704	196.786	651.928	873.638

EMPRUNT DE PARIS DE 1886

Le numéro 516.605 gagne 100,000 francs.

Le numéro 95,323, 50,000 francs.

Les quatre numéros suivants chacun 5,000 francs : 192,549, 7,656, 50,517, 683,188.

Les 40 numéros suivants chacun 1,000 francs.

17.611	196.027	492.464	406.723	531.845	60.972
435.004	318.755	560.309	333.479	406.308	620.168
355.140	651.770	74.870	356.215	235.540	601.868
600.865	225.021	105.460	503.050	285.560	575.989
613.212	360.856	108.726	53.335	401.062	354.675
443.326	186.903	145.730	58.557	590.930	435.711
546.842	157.270	538.579	585.357		

NOUVELLES MILITAIRES

Nominations. — Ont été proposés et classés pour le grade d'adjoint de 3e classe les sous-officiers du génie :

Gerdol, sergent ; Ganier, sergent-major; Louvier, adjudant ; Morel, sergent-major ; Damien, sergent-major; Alexandre, sergent-major ; Letang, sergent ; Gazaret, adjudant ; Carlot, sergent; Gansoy, sergent-major au 3e régiment du génie, en garnison à Arras.

SITUATION MÉTÉOROLOGIQUE. — Roubaix, 6 mars. — Hauteur barométrique : 758 — Température :

A 7 heures du matin 4 degrés audessus de zéro.
A 1 » du soir.. 9 degrés audessus de zéro.
A 5 » » 9 degrés audessus de zéro.

Paris, 5 mars. — La baisse barométrique a continué sur la Scandinavie elle s'est étendue rapidement sur toute l'Europe et les fortes pressions continentales sont repoussées vers le centre de la Russie et l'ouest de la France.

Le baromètre remonte en Irlande.

Les vents soufflent assez fort du Nord-Ouest sur la Manche et la Mer du Nord, tandis que des mauvais temps du Sud-Ouest règnent sur la Baltique.

Le minimum de la Méditerranée s'est accentué et le vent nord-ouest est très fort en Provence.

Des pluies sont tombées sur les Iles-Britanniques et le littoral nord-ouest de la France, en Danemark, en Hollande et en Algérie.

La température s'est relevée et la hausse a été très brusque sur la Manche. Ce matin, le thermomètre marquait 15 degrés à Moscou, 7 à Berlin, 4 à Paris, 1 à Marseille, 6 à Brest et 11 à Alger.

En France, la température va rester un peu basse, le temps est à grains.

A Paris hier, l'après-midi et la nuit, très beau temps, neige ce matin à 4 heures.

Température, maximum, 0 degrés 9, minimum, — 6 degrés 5.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

LE COMITÉ LAINIER. — Le bureau du *Comité lainier* a été reçu mardi à la Préfecture.

Dans un entretien empreint de la plus grande courtoisie, M. Vel-Durand s'est exprimé, à l'égard de Roubaix, dans les meilleurs termes :

« Je connais, Messieurs, a-t-il dit, toute la gravité de cette question. Votre ville a acquis une importance exceptionnelle, et vous pouvez compter sur mon concours pour vous aider dans votre campagne. Vous avez la chance de soutenir une lutte qui ne contrarie en rien les intérêts de l'agriculture du Nord de la France et bien peu, au demeurant, les intérets du Midi et du Centre. Le Midi a de grands moyens d'action, nous concentrerons les nôtres. »

M. Cordonnier a remercié M. le Préfet de sa bienveillance. L'entretien s'est prolongé et les membres du bureau sont entrés dans des détails circonstanciés.

Ils ont rappelé ce qu'était l'industrie lainière de Roubaix-Tourcoing, qui, créée de toutes pièces, a acquis en trente ans une place aussi importante que l'industrie lainière anglaise, qui date de plusieurs siècles.

En laine, ont-ils ajouté, nous sommes les égaux de l'Angleterre, qui est même notre principal marché, alors qu'en coton l'industrie anglaise est quarante fois plus forte que la nôtre.

Les droits d'entrée sur la matière première nous porteraient un coup terrible, et puis ne craignez-vous pas pour l'agriculture elle-même des représailles ? Pensez-vous que, si l'on frappait de droits les laines d'Australie et du Cap, l'Angleterre se montrerait toujours assez conciliante pour recevoir en franchise les beurres, les œufs, et tous les produits d'alimentation que la France y exporte, en si grande quantité ?

M. Vel-Durand a remercié M. Cordonnier, qui s'est mis à la disposition de M. le Préfet pour lui montrer en détail l'Industrie si complexe et si variée de Roubaix.

« Croyez, Messieurs, a dit M. Vel-Durand, que c'est mon plus vif désir. Je veux voir tout en détail et, lors de la tournée de révision, je commencerai à me familiariser avec votre Industrie. »

— Le *Comité lainier* s'est réuni le même jour : dans cette séance, il a décidé de faire campagne commune, avec les autres intéressés, appartenant aux industries textiles.

Il y a intérêt pour tous à solidariser les moyens d'action, puisque l'on ne peut se faire illusion, il n'y aura pas d'exception en faveur d'un article quelconque : tous les textiles seront imposés ou échapperont aux droits.

Le comité de Lyon ne s'occupe, lui aussi, que de la question des matières premières, M. Chavaut, le président du comité de Lyon, Saint-Etienne, Saint-Chamond, a donné à cet égard, à M. Motte, dans un entretien, que ces Messieurs ont eu à Paris, des renseignements très nets.

Toutes les autres questions relatives aux traités de commerce ou aux applications de tarifs de douane, telles que celles qui ont motivé la note, très juste d'ailleurs, publiée avant-hier, par le *Journal de Roubaix*, ne sont pas plus à Lyon qu'à Roubaix du ressort des comités, institués pour la défense de la liberté commerciale des matières premières. Ce sont des questions qui concernent les Chambres de commerce.

M. Chavaut a dit à M. Motte que les souscriptions pour le budget du comité de défense avaient produit, à Lyon, une somme de cent mille francs.

Le Comité lainier décide de lancer des listes de souscription où l'on fera appel à toutes les maisons de commerce, quelles qu'elles soient, puisque tout Roubaix est intéressé au maintien de la prospérité industrielle.

Funérailles de M. Henri Bayart. — Jeudi, à dix heures du matin, ont eu lieu en l'église St-Joseph, les funérailles de M. Henri Bayart-Dubar, chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, marguillier de la paroisse St-Joseph et président du syndicat de l'Industrie Roubaisienne, dont nous avons annoncé la mort prématurée, il y a quelques jours.

Dès avant neuf heures, une affluence considérable stationnait sur le parcours du cortège.

Dans la foule des assistants, foule immense, — au cimetière ils étaient de 3,500 à 4,000, — on remarquait les membres de la municipalité, du tribunal et de la Chambre de Commerce, les chefs de nos principales maisons de négoce et d'industrie, en un mot tout ce que Roubaix compte de notabilités.

Parmi les personnalités marquantes, venues du dehors, citons au hasard: MM. Hazebrouck, maire de Tourcoing, Julien Thiriez, de Loos, Dutilleul, d'Armentières, Lehoucq, conseiller général de Tourcoing, Houzé de l'Aulnoit, avocat à Lille, Feron-Vrau, de Lille, etc.. etc.

Le syndicat de l'Industrie roubaisienne était représenté par son conseil au grand complet, et par la plupart des patrons et ouvriers qui en font partie.

Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Léon Harmel, du Val des Bois, fondateur de l'œuvre de Notre-Dame de l'Usine. Louis Tiberghien-Motte, président du syndicat de l'Industrie tourquennoise ; Philippe Logé, ouvrier-apprêteur, vice-président du syndicat de l'Industrie roubaisienne, Louis Scrépel-Chrétien, chevalier de l'ordre de St-Grégoire le Grand, André Derville, marguiller de la paroisse St-Joseph ; Denoulley, syndic ouvrier de l'usine de MM. Bayart-Parent frères, à Tourcoing.

Un employé de la maison portait, sur un cousin, *la décoration du défunt.*

Plusieurs bannières précédaient le cercueil : celles de l'usine du Val-des-Bois, entièrement recouverte d'un crêpe, des syndicats ouvriers catholiques de Roubaix et de Tourcoing, de la Confrérie du Saint-Sacrement, etc.

Derrière le corps et précédant la famille venaient plusieurs délégations ouvrières : celle de Fourmies ayant à sa tête, MM. Levasseur, Edmond Droulers, Edgard Legrand ; celle d'Armentières représentée par une trentaine de membres ; celle de Lille au grand complet et enfin celle de Reims.

L'usine du Val des Bois était représentée par MM. Léon Harmel, Brunot-Harmel et son fils.

Dans le chœur de l'église nous avons remarqué M. le chanoine Carlier, vicaire général, délégué par Sa Grandeur Monseigneur Thibaudier, archevêque de Cambrai.

Pendant la messe, la maitrise de St-Joseph, à laquelle s'étaient joints des chantres d'autres paroisses, a exécuté la messe de Mazingue.

La foule était tellement nombreuse qu'on a été obligé de donner l'offrande de deux côtés différents.

Suivant le désir exprimé, nous dit-on, par la famille, il n'y avait pas de couronnes, et aucun de nos concitoyens n'a pris la parole sur la tombe; mais l'honorable M. Harmel, du Val-des-Bois, a voulu rendre un dernier hommage au président du syndicat de l'Industre roubaisienne. Il s'est exprimé en ces termes :

« La nouvelle foudroyante de la mort de M. H. Bayart a excité, dans tous nos cœurs, une immense douleur. En même temps elle a suscité ces inquiétudes que l'on éprouve, quand le soutien, sur lequel on s'appuyait, fait défaut tout à coup.

» D'autres peuvent louer avec plus d'autorité sa vie privée et familiale, sa carrière industrielle, sa conduite à l'égard de ses ouvriers, qu'il considérait comme ses enfants. Je ne veux parler ici que de son action générale, non seulement dans le Nord, mais aussi dans toute la France industrielle, où sa parole et son exemple ont éveillé tant d'échos.

» M. H. Bayart était de ces hommes, trop rares dans notre siècle d'égoïsme et d'impiété, dont l'intelligence, illuminée par la doctrine évangélique, a compris que le nœud gordien de la question sociale, ne pouvait être tranché que par l'amour. Non pas cet amour sans les œuvres, qui n'atteint que l'intelligence, et reste confiné dans un sentimentalisme impuissant, mais l'amour qui agit, l'amour qui réorganise sur les bases de l'observation, de la nature des choses et des intérêts.

» Son cœur s'est ému de voir les ouvriers abandonnés à eux mêmes, trop souvent poussés à la violence, où ils ne rencontrent qu'une aggravation de misères. Car ce n'est pas en creusant plus profondément le fossé de haine, qui sépare les travailleurs des patrons, qu'on apportera le bonheur ; celui-ci ne peut éclore que sous le soleil divin de l'amour et de la concorde. Combler ce fossé, voilà l'œuvre éminemment patriotique et chrétienne, heureusement conduite par M. Bayard, avec l'aide d'une élite d'hommes généreux. Il a pris soin d'y associer l'ouvrier lui-même, de stimuler son initiative, d'ennoblir sa vie par l'apostolat mutuel, qui confère à l'homme de labeur, une sorte de paternité sociale à l'égard de ses camarades.

» Ne semble-t-il pas que de la tombe de ce patron chrétien, dont la vie s'est usée au noble travail de la réconciliation des classes, s'élève une voix qui est puissante, parce qu'elle fait écho à la voix de Jésus-Christ lui-même.

« Prenez garde ! nous crie cette voie, prenez garde,
» o industriels. Le temps n'est plus aux stériles
» résistances. L'heure est solennelle. La foule des
» travailleurs attend : de la décision que vous pren-
» drez à cette heure, dépendent la paix ou la guerre
» sociale, le relèvement ou l'effondrement de la pa-
» trie : Votre devoir d'ailleurs est facile. Croyez en
» mon expérience, il porte sa récompense en lui-
» même. »

» Et maintenant, c'est à vous que je m'adresse, à vous, mon cher ami, qui avez été reçu en triomphateur par les anges de la miséricorde, je vous en supplie, continuez-nous votre admirable concours. Excitez chez les maitres d'usine, que vous avez entrainés à votre suite, les nobles ardeurs suscitées par votre parole et votre exemple, afin que les patrons, reprenant partout leur mission sociale, soient vraiment les pères de leurs ouvriers et se montrent ainsi les vrais serviteurs du Christ »

A midi trois quarts, la cérémonie était terminée.

Les travaux de l'Hôtel-de-Ville. — Nous avons annoncé, il y a quelque temps, que des travaux allaient être exécutés à la mairie, dans le but de faire subir une transformation a différents services.

Ces travaux sont aujourd'hui en voie d'exécution.

Le service des bâtimdnts va être installé dans de nouveaux locaux, et il sera alors procédé à l'agrandissement des bureaux du Secrétariat, qui seront transférés au deuxième étage (entrée rue Neuve).

D'autres changements vont être effectués à bref délai dans les services municipaux.

Le bureau militaire qui se trouvait au troisième étage, est maintenant installé au premier.

Cour d'appel. — Voici les affaires intéressant notre région, dans lesquelles de nouveaux appels interjetés ont été inscrits au rôle général de la Cour de Douai, pendant le mois de février :

I. *Tribunal de Commerce de Roubaix.* — Cie d'assurances sur la vie, l'*Urbaine* et Cie d'assurances contre les accidents *La Seine*, contre Edouard Poutrain, agent d'assurances à Roubaix; jugement du 30 janvier 1890 ordonnant une *enquête*. — Adrien Malafosse, marchand confectionneur à Perpignan, contre Leclercq-Letombe, négociant en tissus à Roubaix; livraison de marchandises; jugements des 4 novembre et 2 décembre 1889.

II. *Tribunal de commerce de Tourcoing.* — Pollet Caulliez et fils, peigneurs de laines à Tourcoing, contre Charles Gérard, directeur de peignage ; demande en indemnité pour renvoi ; jugement du 15 janvier 1890. — Leborgne fils, raffineur de potasse à Douai, contre Félix Lorthiois, peigneur de laines à Tourcoing ; indemnité pour refus de marchandises ; jugement du 29 octobre 1889.

Cet appel est connexe à un autre déjà signalé, car le chemin de fer du Nord est aussi en cause dans cette affaire, qui sera peut-être plaidée mercredi de cette semaine.

III. *Tribunal de Commerce de Lille.* — Alphonse Dufour, négociant à Lille, contre Demarcq, meunier à Roubaix ; livraison de marchandises ; jugement du 29 novembre 1889.

IV. *Tribunal civil de Lille.* — Syndic à la faillite De Haes, ex-directeur des magasins généraux de Tourcoing, contre dame Louise Greslau, propriétaire demeurant à Paris, veuve de Marie-Jacques Le Bel de Larnez ; compétence ; jugement du 16 janvier 1890. Liquidateur de la briqueterie mécanique de Saint-Pierre contre Oudar, négociant à Roubaix, et consorts ; compétence ; jugement du 12 décembre 1889.

V. *Tribunal de Béthune.* — Auguste Dubron, docteur en médecine à Roubaix, et Jean-Baptiste Ducoin, vétérinaire à Houdain, contre Henri Pesez fils, ex-notaire à Frémicourt ; demande en déclaration de faillite ; jugement du 5 juillet 1889.

La Chambre de Commerce se reunira vendredi, 7 mars 1890, à 4 heures. Voici l'ordre du jour :

1. Projet de loi douanière américaine ou Mak Kinley bill; 2. Chemins de fer ; tarifs de pénétration; 3. Assimilation des Ecoles industrielles aux Ecoles supérieures du commerce au point de vue militaire: 4. Compagnie commerciale et industrielle du Congo français; 5. Exposition industrielle de Bône (Algérie); 6. Exposition française à Londres; 7. Lettre du Syndicat des abonnés au Téléphone du réseau de Marseille; 8. Relations commerciales avec le Portugal ; 9. Communication commerciale du vice-consulat de France à Kustendje.

Mercredi a eu lieu, au tribunal civil de Lille, l'audience hebdomadaire des criées.

Les adjudications suivantes y ont été faites :

Une petite maison à usage de jardinier, érigée sur un terrain tenu en location à Roubaix, quai de Toulon, mise à prix 25 fr., a été adjugée 420 fr. à Me Desmazières.

Toute une propriété située à Roubaix, près du pont du Sacré-Cœur, à l'angle du chemin de halage et d'une rue projetée allant vers Wattrelos, comprenant quatre maisons dont une à usage de café, sous l'enseigne: *Au Tir national*; une à usage de boulangerie et les deux autres à usage de rentier, mise à prix, après surenchère, 20,000 fr., a été adjugée 25,000 fr. à Me Desmazières.

Une maison à usage de propriétaire, sise à Roubaix, rue Saint-Honoré, n° 13, mise à prix aussi après surenchère, 10,520 fr., a été adjugée 10,660 fr., à Me Godron.

Une maison sise même ville, Grande-Rue, n° 128, à usage de café, mise à prix 15,520 fr., toujours après surenchère, a été adjugée 15,525 fr., à Me Desmazières.

Un noyé. — Jeudi matin, à sept heures, des mariniers ont retiré du canal, près de l'établissement du peignage de laine de MM. Isaac Holden, le cadavre d'un individu complètement méconnaissable.

Le cadavre, ayant été déposé sur la berge, il a été presque aussitôt reconnu, pour être celui du nommé Auguste Boulanger né en 1822 à Coutiches (Nord).

Cet homme habitait rue de Wasquehal, à Croix, où il était connu comme un excellent ouvrier. Il avait disparu de son demicile depuis environ six semaines.

M. le docteur Wallez de Croix, a constaté que cet ouvrier avait succombé aux suites d'une congestion.

L'accident de la rue de la Vigne. — On nous avait raconté que, mercredi dernier, un ouvrier de la maison Delattre était tombé dans une cuve de bitume en ébullition. Voici exactement ce qui s'est passé :

Par le froid glacial de lundi dernier, les ouvriers avaient, pour se réchauffer, allumé un peu de bois sous la cuve destinée à faire fondre la colle. L'ouvrier s'en approcha pour allumer sa pipe, et le vent mit le feu à ses vêtements. C'est en voulant éteindre les flammes qu'il s'est gravement brûlé les mains et les bras.

Un accident rue de Tourcoing. — La cour d'un établissement de la rue de Tourcoing a été, mercredi matin, le théâtre d'un accident qui aurait pu avoir de graves conséquences.

Une ouvrière, Jeanne Demailly, passait près d'un bâtiment en construction, lorsqu'elle reçut sur la tête, un morceau de brique qu'un ouvrier maçon, Léon B... avait laissé tomber.

Le coup fut si violent que la jeune fille tomba en poussant un cri, et s'évanouit.

Un médecin appelé a constaté une légère fracture à l'os cranien, mais la blessure n'offre heureusement pas de gravité.

Une chemise ensanglantée et une cravate, trouvées mardi par des agents près du pont du cimetière, ont mis tout le quartier en émoi.

On ne parlait rien moins que d'un assassinat et les commentaires allaient leur train.

Enfin, on apprit que deux ouvriers étaient allés vider une querelle à coups de poing dans cet endroit, et que c'étaient eux qui avaient abandonné ces dépouilles ensanglantées.

Les commères en ont été pour leurs bavardages.

Un cocher qui perd sa voiture. — Dans la nuit de mardi à mercredi, des agents de police rencontrèrent une voiture de place, qui errait sans conducteur.

Toute les recherches faites pour retrouver le cocher, demeurèrent sans résultat, le cheval fut conduit en fourrière et la voiture remisée dans la cour des pompiers.

Vers une heure du matin, le cocher, qui sortait d'un estaminet où il avait passé quelques heures, fut stupéfait de ne plus retrouver sa voiture, et se mit à la demander à tous les échos.

Il l'a retrouvée avec un rapport rédigé contre lui.

Une chute rue de Lannoy. — Mardi soir vers cinq heures, M Henri Lefebvre, suivait le trottoir de droite de la rue de Lannoy, se rendant dans cette localité, quand son pied se heurta contre une pierre du trottoir, qui dépassait les autres de sept à huit centimètres.

M. Lefebvre tomba et se fit au genou gauche une blessure assez grave qui, de l'avis du médecin le forcera à garder la chambre pendant plusieurs jours.

Un accident rue de Mouveaux. — Une fillette de douze ans, Marie C...se rendait, mercredi, à son travail et venait à peine de quitter la maison de ses parents, rue de Mouveaux, lorsqu'elle glissa et tomba.

Tous les efforts qu'elle fit pour se relever restant inutiles; des voisins, que cet accident avait attirés, transportèrent cette enfant au domicile de ses parents.

Un médecin fut aussitôt appelé. Le praticien constata que la fillette avait la jambe cassée à deux endroits, au-dessus de la cheville et au-dessous du genou.

Une violente altercation. — Un commerçant de la Grand'Rue, M. F..., était allé trouver un de ses fournisseurs, M. V..., habitant la même rue, pour lui demander des explications au sujet d'une facture, dont il désirait avoir le double.

M. V... reçut, parait-il, son client, à coups de poing, et la police dut intervenir.

M. V... *déclara n'avoir pas frappé le premier*, et s'être défendu simplement.

En attendant que l'affaire s'éclaircisse, un rapport a été dressé contre les deux commerçants.

Deux incendies se sont produits hier, rue de la Paix, dans la matinée, chez un épicier, l'autre dans la soirée, chez M. Vandewile, patissier ; les dégâts sont de part et d'autres peu importants.

Une idée d'ivrogne. — Un commerçant de la rue d'Alger, M. D..., recevait, mardi soir, la visite d'un ouvrier apprêteur qui venait, disait-il, solder une note.

M. D... fit entrer son client dans son arrière-boutique, et lui demanda de plus amples explications.

— Je viens payer ma note, réplique l'individu, mais auparavant je veux que vous me payiez *un verre*.

— Je ne vous connais pas, lui répondit M. D.... donnez-moi votre nom et je chercherai dans mes livres.

— Non, je veux d'abord *trinquer* avec vous,

— Je ne donne pas à boire cria le commerçant, je ne suis pas cafetier, faites-moi le plaisir de sortir.

— Ah ! c'est ainsi que vous me traitez, réplique l'ouvrier, vous allez avoir de mes *nouvelles*.

Et saisissant un album de photographies qui se trouvait sur une table, il le lança violemment dans la fenêtre dont les carreaux volèrent en éclats.

M. D...empoigna sur ce fait ce singulier client et, après l'avoir mis à la porte, le suivit afin de fixer la police sur son domicile.

Un vol de poules. — Sous cette rubrique, nous avons annoncé, mercredi matin, qu'un agent de police avait arrêté, rue des Longues-Haies, un individu qui avait dévalisé un poulailler.

C'est un préposé d'octroi, M. Henri Gardenne, qui a procédé à cette arrestation. Cet employé se rendait à son service, lorsqu'il rencontra le voleur, route de Lannoy.

Dans notre numero d'hier nous avons dit qu'un nommé Gustave Equinet avait été arrêté pour outrage public à la pudeur,

M. Gustave Equinet, de Tourcoing, employé chez M. Vinchon et Cie, nous prie de dire qu'il na rien de commun avec son homonyme.

Wattrelos. — *Un vol au comptoir.* — Mardi, dans l'après-midi, un jeune homme se présentait dans un estaminet voisin du pont du *Laboureur*, et demandait à la cabaretière de lui servir une chope.

Pendant que cette dernière était descendue remplir un broc de bière à la cave, le jeune homme fit main-basse sur la menue-monnaie qui se trouvait dans le comptoir.

A son retour la cabaretière s'aperçut du vol et questionna immédiatement le consommateur, qu'elle connaissait, sur la disparition de l'argent qui se trouvait dans le tiroir depuis une heure seulement, ses soupçons étaient d'autant plus fondés, qu'aucun client n'était entré dans l'estaminet depuis plusieurs heures.

Le jeune homme perdit contenance et avoua être l'auteur du vol. La cabaretière, malgré la restitution de la somme qu'il a aussitôt effectuée, s'est décidée à porter plainte.

Camphin-en-Pévèle. — Le jeune Dujardin qui a été dimanche, victime de l'accident de voiture, que nous avons relaté, est toujours dans un état très grave. Il a deux côtes brisées, le menton fracassé, et l'os d'une côte a perforé le poumon.

Nouvelle encre électrique à copier sans mouillage, simple, rapide, économique. — Huitième de bouteille, 0 fr. 90; quart de bouteille, 1 fr. 75; demi-litre, 3 fr.; litre, 5 fr. — Librairie du *Journal de Roubaix*. 21710—43733

Dents et dentiers. — Nous recommandons à nos lecteurs le Cabinet de M. Le Masson, rue de l'Espérance, 6, Roubaix, pour dents et dentiers perfectionnés. Le talent de M. Le Masson est bien connu. Tous ceux qui ont recours à lui, soit pour l'extraction des dents, soit pour les soigner, soit encore pour la pose de dents nouvelles et de dentiers, en font le plus grand éloge. Pas n'est besoin d'aller dans les villes voisines pour ce genre de traitement, M. Le Masson donne pleine satisfaction à ceux qui veulent bien s'adresser à lui. 20642—41910

Le cognac Richard est le meilleur et le plus recherché. Prix du litre : 3 fr. 50. Dépôt unique à Roubaix : Mme A. Messiaen, 75, rue de l'Ommelet.

Tous nos abonnés et tous nos acheteurs au numéro ont droit à notre prime d'Eau minérale naturelle de Vals, source « Les Célestins », autorisée par l'Etat et approuvée par l'Académie de Médecine. Envoi de 50 bouteilles contre mandat poste de 15 fr. adressé à l'administration du journal. Port en sus. 6

Etude des MALADIES DE L'ENFANCE. — Ce livre est appelé à rendre de grands services aux familles. A la portée de toutes les intelligences et de toutes les bourses, il s'occupe d'un sujet très intéressant. Quoi de plus intéressant, en effet, que la santé de l'enfant ?

Il est en vente à la librairie du *Journal de Roubaix*, rue Neuve, 17. — Prix : 75 centimes. Franco par la poste, 1 franc. 21575—43567

LETTRES MORTUAIRES ET D'OBITS

IMPRIMERIE ALFRED REBOUX. — **AVIS GRATUIT** dans le *Journal de Roubaix* (grande édition), et dans le *Petit Journal de Roubaix*. — *La Maison se charge de la distribution à domicile à des conditions très avantageuses.*

TOURCOING

Poissons, marchands et Minck. — Doit-on dire : « Arriver comme mars en carême, ou arriver comme marée en carême ? — On a beaucoup disserté là-dessus ; je crois bien que la question n'a pas été résolue, et qu'elle ne le sera peut-être jamais ; je n'ai nulle envie de chercher la solution à mon tour, et j'avoue qu'il m'est complèment indifférent, que les étimologistes restent en désaccord sur ce point comme sur tant d'autres. Ce qu'il y a de certain, c'est que le carême n'est pas toujours commencé, quand vient le 1er mars, et qu'à certaines années, quand finit le mois de février, la Sainte-Quarantaine est déjà plus d'a moitié passée.

Mais une chose sur laquelle tout le monde doit tomber d'accord, c'est que pendant le carême la marée arrive toujours à point. C'est donc un sujet d'actualité de parler poisson à cette époque de l'année, et je saisis, comme vous le pensez bien, l'accasion avec empressement.

« Arriver comme Marée en Carême » cela avait autrefois, une bien autre importance que de nos jours, car le carême était bien plus rigoureux. Avant la Révolution, dans certains diocèses, on ne mangeait absolument rien de gras, même les dimanches, depuis le mercredi des Cendres, jusqu'à Pâques. Ceux de mon âge peuvent se rappeler d'avoir entendu dire à leurs grand'mères, que dans le diocèse de Boulogne, par exemple, le soir du carnaval, on récurait avec soin marmites et autres ustensiles de ménage, qui ne devaient plus servir au gras pendant six semaines. Non, même les dimanches, on ne faisait plus le pot-au-feu, lequel pot-au-feu, même dans de bonnes maisons, chez les gros fermiers, n'était, presque toute l'année, qu'une plantureuse soupe au lard.

Donc c'était pour les gourmets une affaire d'importance, que l'arrivée de la marée. Les rivières étaient alors, il est vrai, fort poissonneuses. On y trouvait en abondance, truites, écrevisse, goujons, chabots, roches, tanches, perches, bremes, *sept-œils* ou petites lampivies etc, etc. Mais il n'y a pas de rivière partout ; et bien des localités passaient l'année sans voir une écaille de poisson frais.

Aujourd'hui, le poisson parvient dans le plus petit village, mais nos rivières sont dépeuplées, ou à peu de chose près. L'écrevisse, par exemple, est devenue un mythe pour nos pays. Et la Lys, pour ne parler que de la rivière la plus rapprochée de nous, — la Lys, autrefois si renommée pour l'excellence de son poisson, et tout spécialement pour ses belles truites, il y a longtemps que blanchisseries, cremages, distilleries, et autres établissements industriels, élevés sur ses bords, les ont fait périr, ou plutôt les ont tuées. Si on trouve encore des truites dans cette rivière, ce ne peut être qu'en amont d'Aire jusqu'à sa source, où elle n'est encore qu'un gros ruisseau.

Aussi, au temps jadis, certaines contrées privilégiées avaient les poissons de rivières, d'étangs, de carperies, etc., pour se dédommager; car la marée, nous le répétons, n'arrivait pas partout, comme aujourd'hui, et ne pouvait guère pénétrer dans l'intérieur, à une distance de plus de 50 lieues. Et pourtant les *mareyeurs*, marchaient bon train, même train que la *malle-poste*, bien plus vite que la diligence. Autant que possible, ils voyageaient la nuit, et on en comprend la raison. Sur les grand'routes, aboutissant à Paris et aux grands centres, il y avait des relais, comme pour les messageries. Les villes situées sur le parcours avaient du poisson; mais pour peu qu'ont fût à l'écart, comme Tourcoing, par exemple, il fallait s'en passer ou le faire venir de la *ville*.

Oh ! ces *mareyeurs*, quels gaillards cela faisait ! ils n'avaient peur que de deux choses : l'orage ou la rencontre d'un gros troupeau de moutons. En un clin d'œil, l'orage pouvait gâter tout le chargement, et l'odeur du troupeau de moutons était très préjudiciable à certaines espèces de poissons.

Y a-t-il encore des *Marayeurs?* Oui, sans doute; mais ceux d'aujourd'hui ne sont plus que l'ombre de ceux d'autrefois. Au reste on n'en voit plus guère que sur la route de Dunkerque à Lille, et seulement pendant la saison du hareng. Mais où sont les vigoureux attelages de trois chevaux à la file, conduits avec tant de crânerie par le marayeur, debout sur un brancard, franchissant les plus rudes cotes au grand galop, et faisant 15 à 18 kilomètres à l'heure !

(*A suivre.*) L. G.

La fourrière à chiens. — Dans la tournée faite mercredi matin, dix chiens ont été pris et conduits en fourrière à l'abattoir et trois contraventions ont été constatées pour divagation.

LILLE

Incendie d'un atelier de sculpture rue des Canonniers. — Les vastes ateliers de menuiserie et de sculpture, appartenant à MM. Buisine-Bigot et Buisine-Courtois, situés rue des Canonniers, 5, 5 bis, 7 et 9, ont été complètement détruits mercredi après-midi par un incendie.

Les ateliers et magasins sont divisés en trois corps de bâtiments principaux, et on y accède par un long couloir donnant sur la rue des Canonniers et portant au dessus de la porte cochère le numéro 5. Au dessus du couloir, dans le fond, sont situées deux chambres où se trouvaient les modèles de sculpture que l'on conservait très précieusement depuis la fondation de l'établissement, c'est-à-dire depuis environ 55 à 60 ans.

FEUILLETON DU 7 MARS 1890. — 68

DOUBLE-BLANC

PAR

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

TOME SECOND

IV

— Parfaitement, mais ce pauvre gars n'aurait qu'à mourir en route...

— Non... non... je réponds de lui... et plus vite nous arrivons au palais de l'Industrie, mieux ça vaudra.

— Au palais de l'Industrie ? répéta Scaër étonné.

— Oui... aux Champs-Elysées...on y a établi une ambulance admirable dans les salles d'exposition. Le grand salon carré contient trente lits... et on y est soigné par de belles dames... Vous y serez à merveille.

— Je n'ai pas la moindre envie d'y rester... On pansera mon égratignure, et ce soir je rejoindrai mes hommes... s'il en reste.

— C'est ce que nous verrons, quand mon chef aura examiné votre blessure. Elle ne me parait pas dangereuse, mais il faut savoir s'il ne surviendra pas des accidents. Il se peut qu'on vous garde... Maintenant, partons... il ne fera pas bon ici, tout à l'heure, si nos soldats battent en retraite... Les canonniers allemands ne se gêneront pas pour tirer sur eux du haut du plateau... et sur nous en même temps... Après, ils diront qu'ils n'ont pas vu le drapeau d'ambulance...

Scaër se débarrassa des deux fusils qu'il portait et suivit l'excellent Delle, mais avant de monter sur le devant de la voiture, il alla serrer la main de Kernoul déjà installé dans l'intérieur où il faisait triste mine.

Le gars n'avait plus la force de parler. Il remercia d'un coup d'œil son maitre, très ému et très inquiet.

On roula vers Paris, et, en vérité, il était temps, car le combat avait repris sur toute la ligne ; nos troupes n'avançaient pas et un mouvement offensif de l'ennemi ne devait pas tarder à se prononcer.

Déjà, de nombreux blessés, sortis de Bagneux, s'acheminaient vers la Grande-Ory sous le feu de l'artillerie bavaroise, et les ambulances mobiles se préparaient à quitter la place où elles n'étaient plus en sûreté.

Scaër, pendant le voyage, ne put guère causer avec Delle, occupé, presque tout le temps, à soigner les plus gravement atteints.

Alain était de ceux-là, en dépit du pronostic favorable que l'interne venait de formuler, après l'avoir sommairement examiné, et qu'il s'abstint de confirmer en arrivant au Palais de l'Industrie, où il devait déposer ses blessés, avant de retourner en chercher d'autres sur le champ de bataille.

Ceux qu'il amenait n'étaient pas les premiers de cette sanglante journée. Les lits étaient déja presque tous occupés et on ne pouvait plus recevoir indistinctement tous les nouveaux venus. Les médecins refusaient ceux qui étaient encore en état de supporter le transport jusqu'à un autre hôpital.

Delle n'eut pas besoin d'insister pour qu'on admit Alain qui avait eu deux syncopes en route et qui ne tenait plus sur ses jambes, mais il eut quelque peine à obtenir qu'on permit au sergent Scaër, qui n'était que légèrement blessé, d'accompagner son caporal jusqu'à la salle où on le porta sur un brancard ; il n'obtint pas qu'on l'y gardât, après qu'on aurait pansé sa joue trouée par une balle sortie du revolver de la Cornuel.

Hervé, désolé d'être forcé de quitter le pauvre gars aux biques, voulut du moins connaître le résultat de la consultation rapide qui eut lieu au chevet d'Alain déshabillé, couché et palpé par le docteur chef de l'ambulance des Champs-Elysées.

— Il s'en tirera, j'espère, lui dit l'interne après avoir conféré avec son confrère en médecine, mais je ne réponds plus de lui. Une des côtes que l'éclat d'obus a brisée a déchiré le poumon. C'est plus sérieux que je ne pensais. Il y a cependant beaup de chances de guérison, car il va être admirablement soigné. Quant à vous, mon cher ami, je viens de m'entendre avec mon camarade pour que vous soyez aussi bien que possible. Il y a ici des dames qui ont organisé des ambulances chez elles et qui se chargent des blessés, quand la place manque dans ce palais. Elles vont se disputer l'honneur et le plaisir de vous emmener, car elles n'ont pas souvent des hommes comme vous à soigner. Je vais vous conduire dans la salle où elles se tiennent.

— Laissez-moi d'abord dire au revoir à ce brave garçon.

— Faites vite, je vous en prie. On m'attend à Bagneux et à Châtillon. Ce ne sera pas mon dernier voyage, car la journée va être rude et j'ai bien peur qu'elle ne finisse mal.

Scaër s'approcha du lit d'Alain qui était entre les mains du chirurgien et de ses aides, et qui fit signe à son maître de se pencher pour l'entendre.

— Je sens que je n'en reviendrai pas, murmura-t-il, et je ne regrette pas la vie. Zina est vengée... Je mourrai content si vous me jurez de faire dire à l'église de Tréguno des prières pour elle et pour moi.

— Tu ne mourras pas, dit Scaër. Je viendrai te voir tous les jours, et dans un mois, tu seras sur pied.

— Jurez !... je vous le demande en grâce...

— Eh ! bien, je te jure que notre recteur dira des messes pour ta femme. . tu y assisteras avec moi, quand la guerre sera finie.

Delle vint tirer Scaër par la manche de sa capote et Scaër se laissa emmener. Il était temps de mettre fin à une scène qui retardait le pansement et ne pouvait que faire du mal au blessé.

— Pensez à vous maintenant, mon ami, dit l'interne, et comptez absolument sur moi. Je vais savoir où on va vous loger et j'irai vous y voir... les jours où je ne serai pas de service aux avant-postes.

Venez que je vous présente à ces dames.

Hervé suivit l'excellent Delle qui le mena dans une salle, aménagée et meublée comme une pharmacie d'hôpital, où se tenaient cinq ou six femmes, vêtues à peu près comme des infirmières, quoiqu'elles appartinssent à toutes les aristocraties.

Il y avait là une marquise, deux comtesses, deux dames de la haute finance et une actrice très célèbre.

Ce fut un plus des beaux côtés du siège de Paris que cette émulation de dévouement qui enflamma l'élite féminin du grand monde et de l'art.

Elle fit sensation parmi ces dames, l'entrée de ce jeune sous-officier, blessé au visage, et, ainsi que Delle l'avait prévu, ce fut à qui se chargerait de lui ; mais, avant qu'il eût le temps de s'y reconnaître, l'une d'elles s'avança, et il faillit suffoquer d'émotion et d'étonnement.

Cette sœur de charité intérimaire, c'était Mme de Mazatlan, aussi surprise et aussi émue que lui.

Le lieu ne se prêtait ni aux effusions ni aux explications, et ils surent tous les deux se contenir.

La marquise s'offrit tout naturellement, car c'était son tour de recevoir un blessé, pour lequel il ne restait plus de lit disponible au palais de l'Industrie et personne ne lui contesta le droit de l'emmener.

Il y avait seulement une formalité à remplir. L'administration des hôpitaux militaires prenait les noms des soldats soignés à domicile et les adresses des habitants qui les recevaient chez eux, et c'était vite fait. Scaër apprit ainsi que la marquise demeurait tout près de là, au rond-point des Champs-Elysées, et qu'il allait être tenu de ne pas quitter, sans l'autorisation de l'aide-major qui viendrait l'y visiter, l'ambulance privée où on voulait bien l'admettre.

Delle n'avait jamais vu la marquise et Hervé ne jugea pas opportun de le présenter en ce moment. Il se réservait de le remercier encore en lui serrant la main. Il avait hâte d'être seul avec Mme de Mazatlan et Delle était pressé de retourner à la Grange-Ory, de sorte que les adieux furent courts.

L'interne monta en voiture et Scaër s'en alla à pied avec la marquise.

En d'autres temps, les passants se seraient retournés pour voir passer ce sergent tout ensanglanté, escortant une jeune femme, très jolie et très élégante, en dépit du modeste costume qu'elle portait.

Ils marchèrent quelques instants côte à côte sans se parler, et ce n'était certes pas qu'ils n'eussent rien à se dire. Au contraire, ils avaient tant de choses à se raconter qu'ils ne savaient par où commencer. Et aussi, chacun d'eux avait contre l'autre quelques griefs intimes qu'il hésitait à formuler.

Ce fut Mme de Mazatlan qui, la première, se décida à entamer le chapitre des explications délicates.

— Je suis bien heureuse de vous revoir, dit-elle; je ne l'espérais plus. Vous n'avez pas répondu à mes lettres.

— Quoi ! vous m'avez écrit depuis le mois de juin ? s'écria Scaër.

— Trois fois... à Tréguno.

— Je n'y étais plus... j'y ai attendu de vos nouvelles jusqu'à la date que vous m'avez fixée... j'ai quitté Tréguno, le 15 juillet... Je ne pouvais pas vous prévenir que je partais... je ne savais pas où vous étiez.

J'étais en Amérique... à Baltimore. La lettre que je vous écrite pour vous l'apprendre aurait dû vous arriver avant le 15 juillet.

— Je ne l'ai pas reçue... Je suis parti pour aller m'engager... sans dire à personne où j'allais.

— Et moi, retenue là-bas, où je me mourais d'inquiétude, j'ai pu enfin m'embarquer pour le Havre, au mois de septembre... Je suis entrée à Paris, la veille du jour où Paris a été bloqué par les Allemands.

— Moi aussi... avec mon régiment... et dès que j'ai pu obtenir une permission, j'ai été rue Guyot... Votre hôtel était fermé...

Je ne voulais plus demeurer si près du boulevard Malesherbes ! Je me souvenais de ce qui s'est passé le mercredi des Cendres et j'ai loué aux Champs-Elysées un grand appartement meublé. J'ai bien fait, puisque j'ai pu y établir une ambulance... où je vais vous recevoir et où vous guérirez plus vite qu'au Val-de-Grâce.

— Je suis déjà guéri, depuis que je vous ai retrouvée.

La marquise ne répondit pas à cette allusion aux sentiments du dernier des Scaër, la première depuis leur miraculeuse rencontre après une longue séparation.

Il ne convenait pas à Mme de Mazatlan d'exprimer les siens avant d'avoir échangé avec lui des récits qui allaient les mettre au courant de leurs aventures respectives.

Les cœurs changent quelquefois avec les événements, et elle voulait savoir d'abord sur quel terrain elle marchait.

FORTUNÉ DU BOISGOBEY

(*A suivre*)